

SRRLSM
RBSPPR

*“Je suis une révolutionnaire, comme Napoléon !”
Madonna*

POURQUOI RÉPONDRE — Je réponds à ceci par intérêt pour votre travail d’artiste et votre travail d’enseignant et parce que très précisément, voilà un peu plus d’un an, par une sorte de “hasard objectif”, au moment où j’étais en train de distribuer pour les amis de l’URDLA un de vos livres dans les confins les plus reculés de Paris, j’ai eu la tentation de chercher le siège du dernier Cercle surréaliste, histoire de voir à quoi ça pouvait ressembler aujourd’hui. Et je me suis retrouvé dans un quartier sinistre de cités, un non-lieu, comme s’il s’agissait d’une adresse fantôme.

J’ai toujours été à la recherche d’une fraternité impossible, dans une sorte d’enthousiasme à venir. Dans ces temps de sinistrose il aurait été curieux de voir si des surréalistes attardés réussissaient enfin à travailler dans des conditions de laboratoire telles qu’Artaud les voulait.

SRRLSM SRRLST — Voilà encore quelque chose qui me pousse à vous écrire, que ces consonnes imprononçables. J’ai écrit ainsi Robespierre RBSPPR dans *Quartiers de ON!* À la fois le *Tas de Pierres* de Hugo et le tranchant consonnantique de la guillotine.

RVLVR — C’est-à-dire Révolver, mais non pas aux cheveux blancs. Je pense plutôt à la fameuse phrase de Breton : « *L’acte surréaliste le plus simple consiste, révolvers aux poings, à descendre dans la rue et à tirer au hasard, tant qu’on peut, dans la foule.* » On connaît déjà ce qu’en a dit Camus. Il ne s’agit pas de reprocher à Breton de n’être pas passé à l’acte. Mais de dire simplement qu’on ne peut être d’accord avec cette phrase qui n’est qu’une pirouette mondaine à partir d’une posture de Jacques Vaché le soir des *Mamelles*, totalement inventée par Breton.

Pas plus qu'avec les énoncés fascistes comme le « *Viva la Muerte!* » de José Millán-Astray y Terreros (et son autre cri : « *À mort l'intelligence!* »).

Pas plus avec la phrase que vous dites p 16 : « *La vie, en art, est l'aboutissement de la mort.* » je préfère le « *Savoir aimer délivre.* », de Germain Nouveau.

Mohamed Merah est un surréaliste bon teint, et tout autant Anders Behring Breivik, le meurtrier poseur de bombe d'Oslo et fusilleur de l'île norvégienne d'Utoya. C'est du reste ce que semble soutenir cet écrivassier enlisé dans le roman des origines qu'est Richard Millet (si au moins il reposait, comme enflure du sol, aux pieds des deux paysans de l'Angélus !) Et Dutroux à sa façon. Pourquoi rejeter Dutroux ? Le *pénistolet* n'est-il pas une arme surréaliste ?

C'est David Bowie, cet égregore indécis d'extrême-droite (« *Je suis un partisan du fascisme : notre unique chance de nous sortir de ce libéralisme répugnant, c'est l'extrême droite, tyrannique et dictatoriale.* »), extra-terrestre aux flancs de limande et aux yeux de genette qui a innové (croit-il, car il ignore Thomas de Quincey), dans le genre du dandysme nauséabond, avec sa nouvelle sur un « Sniper-Artiste ».

Donc Franco est un artiste. C'est même une sorte de *performer de groupe* à Guernica.

Pourquoi en toute logique ne pas renverser la double proposition Breton-Bowie ? Remplaçons ce mépris condescendant par l'instauration des Snipers d'Artistes et d'Écrivains ! Décidons que la révolution est là, et que l'acte surréaliste par excellence consiste plutôt aujourd'hui à prendre un fusil à lunette et à abattre *sciemment* plutôt qu'au hasard toute une quantité de nuisibles parmi ceux-là : des Puritains grâce à la vitesse horizontale, des Médiateurs par la lenteur oblique. Et Richard Millet en premier lieu.

On a vu dans le genre, des psychanalystes en larmes parce qu'un de leurs collègues s'était suicidé, mais aucun de ces crocodiles n'a jamais pleuré de désespoir en souvenir de tous les ouvriers immigrés disparus incrustés dans le ciment du Pont du Gard.

On pourrait imaginer bien des choses en somme, et que le Sniper choi-

sisse, en dehors des artistes ou écrivains, dans plusieurs autres éventails de possibilités :

tuer Bigard par exemple ;

ou les insulteurs radiophoniques du type ordurier Laurent Baffy, qui se croient protégés par les médias ;

des bloggeurs ignobles, et tous ceux qui s'enfouissent dans l'irresponsabilité électronique...

les journalistes qui consacrent plus de la moitié du *jt* à Thierry Roland après qu'il soit crevé (sans que personne sur l'antenne ne soutienne qu'il ait pu être demeuré ni facho),

(même s'il est toujours vérifiable que la livrée est ce qui se porte le mieux, et que les journalistes comme Thierry Roland ont accédé au titre de *stars*, ce dont l'intellectuel de haute volée Philippe Bouvard nous assure),

et qui le soir de la mort de Chris Marker jettent cet énoncé brut en quelques secondes sur le plateau, sans même une photographie pour l'évoquer.

Il pourrait vouloir descendre le président syrien, ou le Poutine congolomérussien qui ne veut « pas intervenir en Syrie comme un éléphant dans un magasin de porcelaines » (quand on voit Bachar al-Assad, on pense que pour cette fois-là le porcelainier a coulé un bronze), le président chinois pour ses dissidents et ses tortures...

Voilà de quoi ajuster la résille de la lunette de visée.

Il pourrait également décider d'abattre les rabatteurs dans les Écoles des Beaux-Arts, sans pouvoir mesurer si l'assassinat est encore un des beaux-arts, mais en étant persuadé qu'aujourd'hui les écoles des beaux-arts sont un assassinat, et s'acharner sur les rats qui ont monstrueusement dénaturé la réforme du grand Alexandre Bonnier, ce fabuleux inventeur.

« *Théorie généralisée cure aigüe.* »

Les devoirs du Sniper ; voyons encore son carnet rempli avec ce qui traîne sur les tables de Casino : d'abord Musso (*L'Appel de l'Ange* : il l'a demandé lui-même), Chirac (*Chaque pas doit être un but* : finissons-en !), Ingrid Bettencourt (*Même le silence a une fin* ; il faudrait bien qu'on en

finisse avec elle), de retour de son village de vacances et qui ne peut plus tout rafler dans l'assiette comme elle le faisait en captivité.

Pensez donc à la beauté d'un relais infini de snipers comme à la chaîne sans fin de l'imbécilité (y compris la publicité sur le plein de calcium au moment où on regarde ces merdes à l'étalage !). Par exemple sur une fenêtre Samuel Mayrargues, l'auteur du *Jean Dujardin*, serait visé depuis une autre fenêtre par Masha Gessen, coupable d'avoir écrit *Poutine, l'Homme sans Visage*. Thierry Ardisson, lui par contre, n'observerait personne d'autre à travers sa lunette (on ne peut trouver pire !), mais par contre une infinité de canons convergeraient vers lui ainsi que pour Luc Ferry ou Jesse Ventura.

Ainsi on remotiverait les signes et les balles en même temps, on se la rejouerait Robespierre, ce qui serait tout de même mieux que Jack Lang ; elle serait bien pendue !

Mais tout cela bien sûr est de la fiction.

Ce pistolet de Breton c'est une posture, comme aujourd'hui dans les Écoles d'Art les nouveaux inscrits sont à la recherche d'une posture d'artiste, d'un "statut". Breton ne faisait peur qu'aux timorés. Puis s'il aimait tant les armes, pourquoi ne s'est-il pas engagé comme Char ou Jankélévitch dans la résistance, lui déjà mis à l'index par Pétain, ou comme Péret avec le POUM. Pourquoi ne pas devenir guerrier comme Cendrars ?

Rien de révolutionnaire dans cette baderne de Breton ni dans tous ceux qui se sont réfugiés aux USA pendant la guerre, comme Duchamp.

Lacan a rigolé, les deux fois où on lui a braqué un pistolet sous le nez.

Dans le fond il fallait avoir les adducteurs lisses comme une couleuvre d'Aragon ou être fait d'une papèterie scolaire comme Éluard pour s'adapter aux réunions de ce groupe si loin du Café Voltaire,

Picabia est ailleurs, Crevel est reparti vers Dada.

Et si l'acte surréaliste à l'inverse, consistait, à l'époque des manipulations génétiques, à laisser tomber les armes et à promouvoir un grand eugénisme avec des croisements entre lignées d'artistes et d'écrivains d'avant-garde ? C'était l'idée d'un ami : le Dallas de l'avant-garde ; on en

tirerait une série télé faite par un sous-pingre, un maigre de l'idée, un ersatz : Cadiot par exemple.

Pourquoi ne pas commencer par des croisements du type "néo-brut" comme avec les dinosaures : faire se marier un fils Novarina avec une fille Parant, ou l'inverse, ne serait-ce que pour répéter à l'infini le frottement du pouce sur l'index qui caractérise bien la fabrication des boules. À ces noces-là le diacre sera Borer, lui qui fut "nègre" pour le discours de réception du Père Novarina à l'Institut ("*Des pyramides ! Beaucoup de pyramides !*"), ce Grand Architecte, facteur coupable du Centre Bonlieu. Le Nègre Suisse, quelle perfection ! Tout le monde autour de la table les mains sur la tête, à tu et à toit. On ne marierait pas les fils Prigent, universitaires en bonne santé aux joues rouges ventés par la mer, avec des enfants de poètes faibles à façon, mais plutôt avec une fille Clémens, philosophe athlétique et culturiste, un peu comme Verheggen servait de masseur à Bourgois, pâle dans son écharpe blanche et renvoyant les plats après y avoir à peine touché.

"le triomphe délabré de la civilisation marchande" (ps 3-4)

Je ne vois rien de tel dans le surréalisme français qui n'a servi qu'à rendre digeste le Dadaïsme et ses outrances pour la bourgeoisie de Saint-Germain-des-Prés, financeurs et soutiens du surréalisme. La clientèle du surréalisme ça n'a jamais été le prolétariat d'Aubervilliers, et leurs spectacles n'étaient pas destinés aux sorties d'usine.

Parlons plutôt de Jean Vilar, de Dasté, de Planchon.

Aujourd'hui c'est au nom de ce même mercantilisme qu'on veut nous faire croire que toutes les œuvres d'un même auteur ont la même puissance, que les poèmes de Picasso sont intéressants, que les quelques contreparties de Duchamp sont l'équivalent du génie absolu de Roussel.

"accès au merveilleux" (p 5)

Bosch, Chrétien de Troie ou la matière de Bretagne, Novalis ou Hoffman, Bresdin, Aloysius Bertrand et Edgar Poe, n'ont pas attendu Breton pour le merveilleux et le fantastique. À côté de Nerval, tout le surréalisme français est indigent, sauf Artaud.

“*critallisation*” de Breton (p 6)

Breton c’est l’inverse de la “cristallisation amoureuse” de Beyle, c’est plutôt le moment où le signifiant baladeur s’arrête, s’immobilise, voire tombe en pâte comme une page de mauvais plomb.

Breton n’a rien cristallisé ; il a répandu sa confiture partout. Il a noyé et engourdi, médiatisé.

Breton est français comme La Fontaine ou La Martine et tout ce qui est français est haïssable. Français comme la dinde Da Silva et comme Picasseau qu’on doit écrire *sseau* pour en faire sa pattemouille.

Cézanne et Lucian Freud sont cosmopolites, Chateaubriand est breton, Lorca est andalou, mais Picasseau est français.

Picasseau, cette épouvantable soupe dont il faut dire autant de mal que Soupault en disait lui-même en dénonçant l’imposture de sa première grande rétrospective au Grand Palais (“*cette fête à neuneu*” déclarait-il à la radio), Picasseau dont on a vu récemment les lamentables parodies pour opéra-bouffe de Vélasquez et de quelques autres fabuleux métèques.

Bacon est vingt-huit mille fois plus espagnol que Picasseau ; il est même gitan. Picasseau, Soulages, même tabac, même fonds monétaire français : la parodie de Reinhardt pour la pétanque, à côté des tambourins basques. Cendrars est plus grec que suisse, Cravan est totalement américain (autant que Fitzgerald).

Le seul portrait qui m’intéresse par rapport à Breton, c’est celui que rapporte Jodorovski qui, en le cherchant chez lui, ouvre sans prévenir la porte des chiottes que ce dernier avait oublié de clore : il hurle, dit-il, comme le moine Zen qui reçoit un coup de sabre (à la grande surprise de ses disciples). Jodorovski exulte à ce moment-là, Jodorovski, le seul à composer des haïkus en mélangeant *satori* et *saucisson*.

“*regrouper autour de lui*” (p 6)

Le surréalisme n’a fait qu’arrondir les angles, atténuer les violences de Dada comme de toute naissance avec l’onction du disciple, en lécher les bords, pour faire en sorte que le surgissement n’ait plus sa part de monstruosité : celle-ci est répartie chez Artaud et la beauté comme limite de

l’horreur permise chez Bataille. Breton c’est Monica la *clintonridienne*.

Ce sont des disciples que les surréalistes, et le surréalisme est une École.

Sur tout ceci comme sur beaucoup d’autres choses Deleuze a dit des choses définitives, comme la différence entre un Mouvement et une École et il n’y a rien à ajouter à propos des flatulences excommunicatrices de Breton. Le seul intérêt du surréalisme, ce sont ses exclus, volontaires ou non et ceux qui n’ont jamais été inclus : Vaché avant tous les autres, Artaud, Bataille, Cravan (précurseur de tout, Dada compris), Cendrars et ses soirées pugilistiques, Roussel (qui ne voulait pas en entendre parler), Proust, Céline (condamné par Breton qui n’en avait lu qu’une dizaine de pages), etc.

Derrière le Mouvement puis l’École il convient d’ajouter l’Écurie , comme la bien nommée revue Tartalacrème qui parachève l’écrasement sur le mur d’une série de revues qui commençaient par T et finissaient selon le bon dicton d’Artaud à propos de l’intelligence et de la bêtise qui se suivent de si près ; ou P.O.L., littérature pâle ; on l’a expliqué ailleurs.

Sollers, qui a souvent d’excellentes idées, déclare que la révolution aujourd’hui consisterait à abandonner la littérature pour la médecine, l’inverse de ce qu’a fait Breton. (On imagine bien Sollers gynécologue, speculum en plein front comme une licorne, pour surveiller la naissance des mouvements qui lui échappent !)

“*faire converger... des préoccupations, des disciplines... hétérogènes*” (p 7)

Scarpetta, dans la seule phrase sensée de son existence, à Cerisy, avait dit, à propos d’une intervention de Wahl : “c’est plutôt l’hétéro qui gêne, l’homo ça gêne pas tellement.” Je précise qu’après cette phrase Scarpetta s’est définitivement éteint. Et Bernard-Henri Lévy n’a pas repris le flambeau. (Ne pas oublier de demander au Sniper d’ajouter Patricia Cornwell, à cause de la présence de Scarpetta !).

“*capacités paranormales de la psyché*” (p 8)

Dans ce domaine, Hugo et ses tables tournantes inspirées d’Allan Kardec est plus amusant que Breton ; à Guernesey ce sont le Lion de

Némée, Napoléon, Charlotte Corday, Chateaubriand, Dante, Vulcain, Moïse, l'Anesse de Balaam... toute une suite hétéroclite de personnages ou d'animaux historiques et mythologiques qui surgissent du guéridon en aussi grande quantité que les éléphants et la chasse à courre des guérites magiques de Robert Houdin.

“mépris des religions” et “convictions athées” (p 8)

Faudra m'expliquer tout de même le non-religieux du mélange entre le bazar Saint-Sulpicien, le vrac de la brocante, les vieilleries ramassées à Lourdes ou dans les magasins assimilés (Vierges thermomètres qui changent de couleur avec la température du corps ?), le fameux “point sublime” (*“Tout porte à croire qu'il existe un certain point de l'esprit d'où la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable, le haut et le bas cessent d'être perçus contradictoirement. Or c'est en vain qu'on chercherait à l'activité surréaliste un autre mobile que l'espoir de détermination de ce point.”*), etc.

Je pense qu'il est bon d'être hanté par une religion comme Pasolini, Rothko ou Newman, voire par toutes les religions, leur vrac et leurs mélanges comme Blake, Pound, Joyce, Borgès et Neruda.

Lacan lui-même qui était un clown mondain aspirait à devenir un Saint, même si c'était avec une paille ou avec sa bite comme certains Yogi aspirent leur citronnade pour pas défaire leur maquillage devant les touristes.

“mettre en lumière les œuvres de poètes, de penseurs, d'artistes dérangeants” (tenus pour négligeables) (p 9)

Hélas ! C'est bien le problème : il aurait mieux valu qu'il laisse le plus loin possible des œuvres si puissamment disparates qui ne souhaitaient nulle appropriation ni un tampon surréaliste.

Lorsqu'Artaud aborde d'autres auteurs, dramaturges, magiciens, il conserve la distance de leur point de vue, il va les “visiter”, comme Jarry se rend chez Ésope, Rabelais ou Coleridge.

Breton est une grosse autruche plumeuse, une pintade, un jar aux pendeloques viandeuses, aux fanons turgescents. Jarry, au contraire, bien que pantagruélique, est un os.

Les fatrasies du Moyen-Âge étaient surréalistes. Tout ce qu'il y a de profondément révolutionnaire dans le romantisme (hors ses effets de blquette à la française) était surréaliste. Nerval n'avait pas appelé Breton dans le futur, pas plus que Rimbaud, Lautréamont ou Hoffmanstal, ni la majeure partie de l'écriture de l'Amérique du Sud, qui depuis le baroque était surréaliste sans le savoir. Quand il passe en Martinique, Breton recrute Aimé Césaire et lui donne son “titre” surréaliste comme on “reconnait une terre”, mais le lyrisme époustouflant de Césaire est plus proche des cubains comme Lezama Lima ou Cabrera Infante, ou du mexicain Octavio Paz, que de la France.

La fin d'extase ignominieuse de Santa Viridiana s'est peut-être magnifiée grâce à Buñuel, mais les ancêtres du surréalisme : William Blake, Camille Claudel, Hugo dans ses dessins, Jean-Pierre Brisset... n'avaient pas besoin de lui pour exister comme singuliers.

Nous avons déjà dénoncé ce procédé-bouclier à propos d'un pitre-exemple, celui de Cadiot, petit publiciste avatar de TXT, avec sa Revue de Littérature Générale : on s'abrite derrière des ancêtres prestigieux et grâce à ceux-là on se donne l'air d'être un continuateur indispensable comme si le “fonds” choisi faisait préhistoire.

Il y a dans ces regroupements quelque chose de parfaitement malsain, une façon de s'illusionner en croyant s'inclure de force dans l'histoire (il y en a d'autres !), que ce soit avec le concours de La Poste ou non.

L'anthologie de l'humour noir et les multiples “regroupements” de Breton sont de cet ordre.

Par rapport à l'art Brut et ses franges, Breton avec ses objets ramassés aux Puces est un brocanteur de luxe, comme Picasseau et pas mal de ceux qui ont suivi : Castex, Bouillon... Il a mis à la mode Clignancourt.

Là où Dubuffet se distingue par rapport à Breton c'est dans son véritable anarchisme, mérite de la contre-culture et du rassemblement de la Nef des fous, même si toute l'emplâtrerie de l'Hourloupe n'est qu'une mauvaise copie de deux ou trois magnifiques bâtons merdeux de Chaissac, et même si les récupérateurs suivent : effet Mühlman d'un côté, et de

l'autre imitateurs : Soutter est un génie, Penck un artiste de connotation. Il y en a bien d'autres.

Lucerné, vrai fou, extraordinaire schizographe.

Louis Wolfson ne gagne rien aux louanges de Le Clézio.

“Freud découvre, il y a plus d'un siècle, la clef nommé Désir” (p 21)

Comme Breton rameute les formes les plus diverses pour nous faire croire qu'elles devaient aboutir pigeons dans son chapeau, comme il voudrait nous faire croire que l'aboutissement de Hoffman, de Roussel et de tous les autres c'est le surréalisme (à la fois leur évidence et leur démonstration), cette autre outre de Freud essaie de rameuter et d'identifier les mouvements du désir qui ont préexisté à sa panse pour nous expliquer que *sa psychanalyse* en est la consécration.

Or les théories du désir sont multiples. Elles étaient là chez Shakespeare autant que chez Chrétien de Troyes. La psychanalyse a cru les unifier en les écrasant. Pierre Bayard qui n'a rien de son illustre devancier a du moins eu le mérite, en bon universitaire franc-maçon qu'il est, de démontrer cela.

Chez tous les deux cela laisse entendre que jusqu'à l'éblouissement de leur figure le monde était dans un tunnel.

Il y a ainsi des maniaques de la classification à la Kant, gens uniquement nuisibles pour les bachotiers, mais nous préférerons les poils de jeunes cons de Louys ou les trous fourrés de Clérambault.

LANCÉES EXALTANTES ET FONCTION CRITIQUE DE BRETON
AUJOURD'HUI

“Et à l'aurore, nous entrerons aux splendides villes...” (Rimbaud).

L'exaltation de changer la vie pour les adolescent des années soixante se trouvait d'abord dans *La Prose du Transsibérien*, *Les Pâques à New York* et autres poèmes de Cendrars, *Alcools* d'Apollinaire, dans les romans de Kérouac et chez les poètes de la Beat Generation : *Howl* et *Kaddish* de Ginsberg, *Sardine Dorée* de Kaufman, ces derniers dans la ligne d'un côté de Melville, Stevenson, London ou Miller ; de l'autre de Pound. Rares ceux qui l'ont cherchée chez Breton, dans Joyce ou le Nouveau Roman.

En face de la puissance de tous les américains de la “Génération

Perdue”, on ne voit guère que Malraux et Céline. Et Dos Passos emporte à la fois les rêves du réalisme socialiste, et de l'Unanimité ; il fait le pont avec *Les Hommes de Bonne Volonté* autant qu'avec Céline, et préfigure Burroughs.

Un roman tel que *La Voie Royale* de Malraux est beaucoup plus pètri de confusion, énigmatique, fauve, que ce qu'on trouve dans le surréalisme français. C'est une jungle à proprement parler.

Quand à la fonction critique, si l'opposition de Breton au roman bourgeois est juste, elle ne propose rien ; et en matière de récit *Nadja* “tombe”, à côté du seul manuscrit d'*Aurélia*. Dans la forme romanesque chez Woolf, et chez Catherine Mansfield pour la nouvelle, on était déjà partis beaucoup plus loin. Mansfield exemplifie à l'avance la nécessité de la “forme courte” que préconisera Gracq à la fin de sa vie. La seule démonstration du roman souhaité selon Breton, c'est Gracq, qui n'a rien de surréaliste et qui le précise d'emblée.

La Recherche de l'Infini d'Aragon, par contre, était une belle proposition foisonnante, carnavalesque à souhait, digne de Bakhtine.

Ceux qui lisent avec bonheur *Nadja*, *l'Union Libre* et bien d'autres poèmes, n'ont cure des *Manifestes* infantiles et tristes ; à côté de ça l'infantilisme attribué par Breton à Dada est plutôt du côté de l'enfance joyeuse comme Mohammed Ali à Kinshasa.

La simple figure de *l'irradiation* de Valéry, ce subtil écroulement de dominos lumineux, est sûrement d'un plus grand enseignement que l'Écriture Libre.

Maintenant, bien sûr, à l'époque des archaïques foutriquets Begbédé, Houellbecq, Nothomb et consœurs, fumigènes de gare ou poires à vessie, qui ne sont pas encore arrivés à l'époque de la critique du roman par Huysmans, on ne peut que trouver le surréalisme extraordinairement vivifiant et nouveau !

“de concevoir et de vivre une philosophie de l'amour unique dans son inachèvement et son infinitude” (p 9)

Plutôt Jean-René Huguenin ou Kate Mansfield.

“la plupart des artistes d’aujourd’hui vont chercher dans l’inconscient la formule de leur art” (p 12)

Le privilège du génie, c’est une certaine proximité avec l’inconscient.

Rimbaud et Shakespeare parlent en Inconscient comme d’autres en espéranto. Chez Shakespeare, c’est à bras-le-corps et sens dessus-dessous comme chez Lautréamont (“*Chaque fois que j’ai lu Shakespeare, il m’a semblé que je déchiquette la cervelle d’un jaguar.*” Lautréamont) ; chez Rimbaud plus contemplatif (“*Shakespeare enfant*” : Hugo). En tout cas le couvercle se lève ; chez Nietzsche aussi, où la bouilloire finit par sauter. Et chez Wolfson, le cas-limite. Ou Orson Welles.

Freud n’a rien compris ni à l’inconscient ni à Breton. Breton n’avait rien compris à Freud. Le surréalisme s’intéresse à l’inconscient mais le rate.

Mais surtout l’Inconscient se manifeste quoi qu’on fasse dans l’œuvre : aussi bien chez Proust secondaire que chez Céline primaire, ou chez Chateaubriand.

Pour ma part je suis plus intéressé par le primaire des disjonctions, que par le lisse. Pound reste encore aujourd’hui mille fois plus disjonctif que n’importe quel poète surréaliste ou beat.

Donc croire à une écriture libre, à un lâcher-tout des défenses est une illusion.

On s’habitue dans l’enfance aux états hypnagogiques et hypnopompiques, on s’y plonge sans y prendre garde : “Jubilation des braises de l’endormissement qui coïncide avec les moments d’embrasement de la vie et les tisons rutilants de la création elle-même ; scintillement de bijoux et jouissance de la lumière qui représentent le cœur de la vie ; du reste cette affection est cardiaque ; elle se situe là pour l’organe autant que pour la fonction. On est vraiment dans l’indicible et cependant très exactement précis, semblable aux *ravissements entoptiques* de l’endormissement ou du réveil.” (*Crampes*)

Peut-être est-ce proche des sommeils provoqués du surréalisme. Mais bien davantage des investigations de Michaux et Jünger. Ou tout simplement de la voyance de Rimbaud, voyance qui en tout cas n’était pas dûe à la drogue et qui n’était après tout peut-être, selon certains commentateurs, qu’une façon ici de considérer entre les herbes le départ de la troupe d’un

petit cirque avec le visage couché contre le sol, ou la juxtaposition contre un carreau de fenêtre d’une gravure ancienne sur un paysage récent, simples conditions d’un nouveau réalisme ou d’un reportage bien considéré.

Lacan a fait partie de ça. Il a toujours décrété Artaud illisible, et n’a jamais cessé de suçoter Joyce après Bataille (et sa femme !). Comme Dali, dans la même équipe ; le club des paranoïaques irréductibles sur qui l’analyse glisse encore mieux que l’eau sur les plumes d’un canard. Avec sa huppelande fourrée, ses chaussons-cothurnes et son cigare tordu à la Trinita, c’était un grand clown, un auguste blanchâtre, Jacquot, et ils faisaient vraiment couple de Médrano, avec Dali : *Laca & Dali* (“*Alors ça va, ça vient bien, les petits enfants ?*”). Au moins ils ont déliré un bon moment tous les deux de leur côté. Ses putes aussi, pour Lacan, et son gendre surtout : quel gendre ! “*Je n’ai pas eu Jésus-Christ pour beau-père*” disait Rimbaud, qui heureusement n’a pas eu de gendre non plus.

— L’INCONSCIENT ET LA PEINTURE SURRÉALISTE

“*La pensée visuelle se rapproche davantage des processus inconscients que la pensée verbale.*” (Freud)

Du sujet de la peinture à la peinture du Sujet, le ratage du surréalisme, c’est l’inconscient comme illustration (Dali, Ernst, Masson...) Pour le surréalisme l’inconscient est re-présentation, alors qu’en réalité il est “mise en acte”, comme pour le fondateur du happening : “on livre la bataille, on ne la représente pas”. D’autre part le génie est étranger aux procédures.

Sa réussite : Pollock : cartographie du Pays inconscient. Il inscrit les cartes de son itinéraire à travers les États différents de ses adoptions, comme Marilyn, ou les Indiens qu’il admire et étudie avec amour.

À noter comme on l’a dit plus haut, que le recours au sacré des Grands Abstracts Américains (Newman, Rothko, Reinhart) donne de meilleurs résultats que la religiosité Saint-Sulpicienne de Breton.

“*Vir Heroicus Sublimis*” de Newman = “*Homme Pantechique*” de Pound. Voir aussi les 18 Cantos de Newman.

Le Zip et le Tzim-Tzoum (zigzag de la lumière).

“*vol à l’étalage*” (p 9)

Dans le Quartier Saint-Michel, tout le monde volait, pas parce qu'on était surréaliste, mais parce qu'on était *voyou*. Et on continuait, plus tard et plus loin.

On volait deux homards à la fois dans une veste de parka, pour Noël.

On volait tous les vêtements pour les enfants des Lourau et leurs amis dans le quartier Montorgueil-Les Halles.

On volait à la Samaritaine des oiseaux, tout l'outillage nécessaire, y compris l'énorme perceuse dont on avait pas vu le long fil orange qu'on traînait après soi comme la queue du diable.

Toute la bibliothèque se constituait peu à peu de livres volés pour lesquels on demandait aimablement en sortant un sac en papier au libraire lui-même pour les emporter ; s'obligeant dans le hasard des saisies à en lire et en découvrir certains qu'on aurait pas choisis sans cela.

Un surnommé Gavroche, à Bordeaux, faisait du surréalisme sans le savoir : il poursuivait les bonnes Sœurs cours Pasteur en leur débobinant des obscénités ; un jour, sous prétexte de demander son chemin à un flic de carrefour, il lui a sauté à la tronche avec un rasoir à main pour le taillader ; une autre fois, au siège de la Fédération Anarchiste, et contre les anarchistes eux-mêmes, ne trouvant plus rien à leur jeter dessus par la fenêtre, il a démonté le bidet.

Un acte très réaliste pour un ami a consisté à frapper un petit impresario qui avait agressé une de ses amies chez elle, à Jacques Bonsergent : la lavette a prétendu que c'était pour un désaccord théorique !

Il lui avait d'abord donné rendez-vous rue Dieu, près du lieu de l'agression (ça ne s'invente pas !) ; puis il a exécuté un autre plan à la faveur d'un de ses déplacements. C'était un grand plaisir, alors qu'il le le guettait, de l'entendre derrière la porte de son appartement téléphoner à un petit poète plein de manières et d'attention, pour lui demander s'il connaissait ce gars qui s'était recommandé de lui pour un rendez-vous rue Dieu. Le bougre s'est retrouvé la tête enflée sans même avoir le temps de reconnaître son agresseur. Il a porté plainte contre X.

Il reste beaucoup d'actes de cette sorte à faire sur *la liste*.

— VIVE L'ANARCHIE !

Politiquement, il y a tout de même des choses qui puent énormément davantage que la pintade Breton (qui, ne l'oublions pas, avait été dénoncé par Pétain comme "anarchiste dangereux"), autour du surréalisme.

Par exemple Heidegger, chef de communication de Hitler, et ses petits chemins dans la colline qui mènent aux Camps (les petits chemins vicinaux cachent l'adoration du Bunker comme "*les yeux d'Elsa cachent le con d'Irène*" selon Prigent). Aujourd'hui c'est Richard Millet, dont le familialisme empoissé conduit au terrorisme aveugle.

On n'est pas surpris de la mauvaise foi historique de Ferry, mais on s'interroge sur le fait que René Char ait pu se faire enrôler par Heidegger. Char, très brièvement surréaliste et continuellement courageux, ami de Camus, véritable héros de la Résistance. Peut-être à cause des roues boueuses et du soc de charrue ?

Pas plus que de Breton, nous n'avons à faire des pères humiliés et du Trotskysme. Comme si Trotski aurait pu être moins con que Staline !

La revendication ce n'est pas le père humilié Trotski, c'est Bakounine, et tous les amis de Daniel Guérin.

Aujourd'hui c'est l'anarchisme qu'il faut revisiter, et les opérateurs de discontinuité pour s'en faire un monde, les œuvres de brouillage électronique et de rupture de communication.

— NUIRE À LA COMMUNICATION.

Aujourd'hui que nous sommes rentrés dans l'ère où Bêtise et la Communication sont pitoyablement mêlées, il faut nuire à la Communication.

D'un côté il y a urgence à rendre au Net son efficacité anarchiste alors qu'on se rend compte que ce sont les mêmes salopes qui ont le pouvoir dans le milieu éditorial qui commencent à infecter le réseau de la même façon. Regardez les plus importants des sites littéraires, et la diffusion des livres électroniques en conglomérats de type Casino ou La Martinière.

De l'autre *forclure*.

Il ne faut surtout pas essayer de vulgariser ni de traduire, il faut enfouir

l'énigme davantage parmi les os et les pierres, rendre cela plus noirâtre, acre au goût, hérissé de débris tranchants, vomitif, désagréable à la vue, avec un parfum aussi fort que les agrumes d'orient qui offrent la migraine. Ça n'est pas un secret, c'est la magie de la forclusion et de l'irréfragable bonheur. L'Éternité est forclosée à jamais *et cependant quelque chose nous en revient !*

Contre le rassemblement, la dispersion ; l'enfouissement contre la communication.

beauté des "actes (...) sans détour symbolique, et sans tergiverser" et "seule la virtuosité de l'acte lui-même, dans l'éclat de son accomplissement, résiste et survit à toute explication" (p 28)

Pour nous le vrac des feuillets d'Orphée, l'illisibilité des Enfers et des Paradis dans un présent perpétuel.

Et d'abord *Les Illuminations*, ces feuillets épars et sans ordre, ce non-livre absolu, là où "la prose est l'avenir de la poésie" (Pascaline Mourier-Casile). "Texte inclassable en dehors de la littérature et sans doute au-delà." (Félix Fénéon)

Les Illuminations, disait une petite lectrice diplômée d'un DESS d'édition qui devait lire 13 livres par an, "c'est de l'en-soi pour-soi". C'est effectivement ce qu'en disait Segalen.

Elle, voulait dire que ce n'est pas bien.

Rimbaud jouit du sens, et n'en assigne pas un.

Une intériorité si secrète que le regard des Anges ne peut même y pénétrer : voilà ce à quoi il faut revenir aujourd'hui. Nous ne sommes pas là pour répondre à des questions mais pour construire de nouvelles énigmes. "Never complain, Never explain" disait Pound après la reine Victoria. Malgré cela, tous les Poundiens universitaires ne passent leur temps qu'à répandre leur diarrhée sur Pound.

Aloysius Bertrand a inventé le poème en prose parce qu'il n'avait pas de chaussures correctes à se mettre à se mettre pour aller voir Hugo, Emily Brontë a écrit *Les Hauts du Hurlevent* parce que bien heureusement le facteur ne sonnait pas trois fois chez elle. Wolfson n'écrit que contre la langue. L'important c'est de devenir des atomes d'éternité.

On a tout dit sur Rimbaud, donc tout échappe. Discontinuités, incohérences, condensations, fragments éclatés sans fin et cependant à chaque fois totalement autonomes dans la violence de l'inachevé du surgissement, dissolution des structures narratives et descriptives, mise au loin du rivage référentiel... P. M-C résume ça voilà peu. Cette "éblouissante opacité" (*ibid.*), c'est la vraie *crystallisation* dont on parlait tout à l'heure.

"Non pas un hermétisme à interpréter mais un suspens délibéré qui rend dérisoire tout essai d'interprétation et tout décryptage." (J. L. Baudry). Nuire à la communication, égorger le sens.

Pour nous Rimbaud/Fondane/Chestov. La leçon donnée par eux et par Hoffmanstal, c'est qu'il faut de toutes façons passer à autre chose, éliminer très vite la préoccupation littéraire. La leçon européenne serait l'inverse du professionnalisme américain, comme pour le vélo ou les arts martiaux. Vision à l'arraché, le peu d'importance donnée à la chose littéraire étant du côté de l'intensité contrairement à ce qu'un gros con de suisse pseudo-rimbaldien prétendait, qui pense en doublons comme Picsou. En roublons.

Ç'aurait pu être l'enseignement du surréalisme, dans son refus de toute littérature et de toute carrière. ("*Et tout le reste est littérature.*" Verlaine)

On ne peut écrire que dans l'innocence et la hauteur du point de vue. Rimbaud écrivait dans l'innocence, Genet aussi, dans celle de sortir de prison, et Chester Himes pour sortir avec de belles nanas, avoir plein de fric, de belles voitures, sans aucun souci de l'inspiration, mais avec l'innocence de se venger d'une chute dans une cage d'ascenseur qui lui avait brisé les vertèbres quand il était esclave.

Joyce a cette innocence dans *Dubliners*, Stephen le Héros.

C'est l'entre-deux qui est minable.

On ne peut pas brûler longtemps : Django Reinhardt. Il faut absolument abdiquer au sommet : Charles Quint.

L'immaturité Gombrowicz.

Les "ipséismes" de Rimbaud. En-soi et pour-soi. "Notations singulièrement précieuses de ses émotions d'enfant." "Une sorte de kaléidoscope très personnel." "...reflets de Rimbaud pour Rimbaud. On peut imaginer les

jouissances incluses pour lui seul dans ces rappels de contingences mortes. On ne peut les partager. Comme tout procédé mental cela ne vaut qu'au service de l'inventeur. Il serait injuste de lui en reprocher l'usage. Il existe d'ailleurs en chacun de nous, et pour chacun de nos modes de penser, de vouloir et de sentir, une irréductible et forclosée tanière que, de gré ou de force, de haine et d'amour, nous ne pouvons entr'ouvrir à autrui." (Segalen)

"UNE IRRÉDUCTIBLE ET FORCLOSÉE TANIÈRE", voilà le mot !

Il y a la justesse du point de vue de Breton sur Rimbaud, sa clairvoyance à propos de *La Chasse Spirituelle* (même si aujourd'hui la parodie nous paraît grossière), la nécessité du retour à l'alchimie et l'ésotérisme (à supposer qu'on s'en soit jamais éloigné), l'intérêt pour les débris et des produits des Cosmogonies anciennes...

— FONDANE & RIMBAUD

Rimbaud le Voyou, c'est Rimbaud aujourd'hui éjaculant dans la tasse de thé de Cabaner-Villepin. "It's not my cup of tea !"

Benjamin Fondane qui finira à Auschwitz en 1944, a toujours été plus proche de Chestov et du Grand Jeu que du surréalisme (et de l'esprit anarchiste de Dada que de l'orthodoxie de Breton).

Contre l'empire de la parole sur le réel il préfère le malentendu du cinéma muet.

Fondane qui a connu Buenos-Aires en 29 ne fait pas partie des tourne-sols qui inclinent la face "du côté des fascismes des vainqueurs". Déporté à Auschwitz, gazé à Birkenau le 3 octobre 1944.

(Dubuffet aussi est allé à Buenos-Aires.)

S'il parle de la conscience malheureuse, ce n'est pas à propos de lui, mais de Kirkegaard et Heidegger.

Il met en avant la poésie comme sacrée.

Il y a une trivialité, une urgence de Fondane, une puissance de l'image proche de la Beat Generation.

Chestov et Rimbaud avaient ceci en commun de ne pas fabriquer de livres : c'est tout l'inverse de Breton.

La seule invention, c'est la communauté anarchiste à la Dubuffet. Dubuffet, pas l'illusion de la maîtrise. La modernité est née de trois publications à compte d'auteur.

Il faut vivre absent de cette société : anarchiste ou complètement psychotique, choisir une fois pour toutes la réclusion volontaire, s'y prendre très tôt avant aucun lien social, se défaire de toute famille. *Les Horribles Travailleurs*, peut-être est-ce cela aussi.

La soupe pré-biotique du Net, ce sont surtout les autoroutes militaires de la communication, la pornographie, la pédophilie, les annonces *Chasseur Français*, l'antisémitisme de bouse endormie : c'est peut-être un café dans les Andes, mais c'est pas la radio de nuit rêvée.

Un Mathématicien cherchait autrefois au plafond ses idées, par accretions successives, en lançant un signifiant fossile baladeur qu'aucun bord n'arrête. Il ne restait pas fixé devant un écran.

Delirare, c'est sortir du sillon, dé-lie, sortir des lignes de l'écran.

"Une idée mise en commun devient une idée commune" (Ferré).

Louis Soutter peint avec ses doigts à cause d'une baisse de la vue et sclérose des doigts ; la pulpe du doigt "touche avec l'œil", fonction haptique du dessin.

Les *Écrits* de Lacan n'étaient "pas faits pour être lus". Il se demandait toujours à propos de *Finnegans Wake* : pourquoi l'avoir publié, puisque c'est le remède unique et la jouissance intraduisible à double sens ?

— FUIITE & VITESSE DE DÉPRADATION.

L'intérêt du surréalisme dans ses principes c'était la fainéantise, le refus du labour et la haine du labeur, l'écriture automatique étant prise comme une dépradation, une écriture balancée. Mais c'est devenu une collection de procédés éreintants.

Les punks seraient peut-être un idéal du surréalisme.

Dragsters ! Seule une accélération considérable peut permettre à l'écriture de se sortir de la littérature.

C'est donc dans l'urgence aussi qu'on aborde Toni Morrison, qu'on relit sans fin Salinger, Gaddis, *L'Opoponax*, certains Pynchon. Dans une Europe où on donne des amendes aux vélocyclistes pour excès de vitesse

(sur les pistes cyclables !), il faut se défaire des écritures assises, filer avec le *Docteur Jivago* ou *Ma sœur la Vie*.

Courir, changer de paysage, se déporter ailleurs, sortir de chez soi, voir les plus grands ciels possibles (quand on n'a même pas l'argent pour se payer un billet pour Lyon).

Notre monde, celui pour et par lequel on écrivait, a complètement disparu ; il s'est trouvé incrusté entre deux volumes à quarante ans de distance : *Sur la Route* de Kérouac et *La Route* de Cormac McCarthy ; il n'y a donc plus lieu d'écrire ; nous avons enterré le témoin dans la neige ; d'autres viennent à leur tour.

Horribles Travailleurs éloignez-vous !

On ne peut espérer la fidélité soucieuse des proches d'Aloysius Bertrand ni la magie de Dijon en 1880.

“À quoi bon écrire, tout s'imprime en moi, et c'est peut-être la pure poésie que de se laisser imprégner, déchiffrer en soi-même la signature des choses.” Blaise Cendrars.

Une seule solution : la fuite, la dissimulation, la dégradation, l'enfouissement, la rupture, l'imaturité, l'inachèvement... et tout cela infime, sans rien de spectaculaire ni de démonstratif. “Être remarqué ou reconnaissable n'est pas un signe de qualité”, dit Martial Solal (Lacan au contraire : “Faites-vous *re-marquer* !” Comme si une seule croix de fer rouge ne suffisait pas au bétail.) Il y a plein de musiciens, de journalistes-écrivains ou des écrivains universitaires qu'on reconnaît parfaitement à ce qu'ils qui font de la merde.

La *grande erreur* de la Cosmologie Onuma Nemon vient de là : de n'avoir pas cessé aussitôt, de n'avoir pas été livrée dans son surgissement incohérent de 1984, sa rudesse frontale, d'avoir voulu poursuivre.

Le domaine de *l'Inscription* dont elle relève est totalement étranger à celui de l'art et de la littérature.

Avril 2012